

Romains 5, 1-11 : « Je suffis à Dieu »

I.

Je ne peux pas voir du sang. Je ne sais avec certitude si j'ai vraiment peur du sang — j'ai seulement, de temps à autre, ressenti un petit haut-le-cœur à la vue d'une goutte de sang ; or j'imagine que cela peut aller plus loin quand je vois quelqu'un se blesser, avec du sang en vrai ou non (comme à la télé).

Je ressens cette gêne même quand je vois une œuvre d'art qui montre le sang. Je pense à la représentation d'un pélican, que vous connaissez peut-être, à l'église protestante Sainte-Aurélie à Strasbourg, une de nos paroisses-sœurs du centre-ville.

À Sainte-Aurélie, la chaire baroque est symboliquement portée par un pélican, qui nourrit ses petits par son sang que l'on voit vaguement couler sur le corps. Si vous hésitez à l'identifier : les pélicans sont ces grands oiseaux aquatiques qui consomment du poisson ; on les reconnaît normalement à leur grand bec muni d'une marquante poche qui est extensible. Du coup, la représentation du pélican à Sainte-Aurélie n'est pas très réussie, si je peux me permettre...

Ce pélican qui porte la chaire à prêcher de Ste-Aurélie représente la force du Christ, et le Christ lui-même. Depuis la nuit des temps, la légende a prêté au pélican la capacité de nourrir ses petits de son sang et de sa chair ; du coup, dans la tradition chrétienne, il n'en fallait pas plus pour qu'il devienne l'image par excellence du Christ, puis de l'Eucharistie, ce qui explique sa présence dans la symbolique chrétienne.

Or vous le devinez déjà : il s'agit d'une erreur d'observation grossière. En réalité, les petits pélicans sont nourris par le père et la mère qui leur apportent la nourriture sous forme d'une bouillie de poissons régurgitée, contenue dans la poche du bec — les jeunes pélicans vont chercher des morceaux de poissons directement dans le gosier du parent. Je m'excuse si cela vous donne un haut-le-cœur.

Déjà dans l'Antiquité, la légende du pélican qui se saigne pour ses enfants avait pris ces morceaux sanguinolents de poisson pour la propre chair d'un pélican nourrissant ses petits. Le pélican devient alors le modèle de l'amour parental, puis, pour les chrétiens, l'oiseau christique — jusqu'à ce qu'on se rende compte qu'il s'agissait en fait d'une attribution complètement erronée... Vous imaginez la déception des amateurs ! -

II.

Le démasquage du pélican n'empêche que la légende parle encore. L'écrivain Paulo Coelho l'a actualisé dans un recueil de paraboles : Dans une période de grande famine, alors que tout était gelé et qu'il n'y avait plus rien à manger, un pélican n'avait plus que sa propre chair à offrir à ses enfants. Ses derniers ont pu survivre grâce à ce sacrifice pour atteindre le printemps. Lorsque finalement le vieux pélican meurt, l'un des petits dit à l'autre : « Tant mieux, j'en avais assez de manger tous les jours la même chose. » —

Je vous prie d'excuser cette chute un peu brutale, mais qui nous ramène à la méditation de l'apôtre Paul sur le sacrifice expiatoire du Christ. - « Christ est mort pour nous alors que nous étions encore pécheurs. Et puisque maintenant nous sommes justifiés par son sang, à plus forte raison serons-nous sauvés par lui de la colère » : je crains en fait que la bonne nouvelle du sacrifice expiatoire du Christ ne vous apparaisse ni comme bonne, ni comme nouvelle, chers amis.

En premier lieu, c'est que moi aussi — comme les petits pélicans de Coelho — j'en ai assez de manger spirituellement tous les jours la même chose ; j'en ai tellement « mangé » de paroles de rédemption, « ingurgité » de longs prêches sur le rachat de l'humanité par le Christ, qu'elles semblent avoir perdu toute valeur nourrissante.

En second lieu — et c'est peut-être plus grave —, cette bonne nouvelle du Christ mort pour moi et à ma place est profondément étrange pour mes oreilles modernes. Dire que la vraie vie serait fondée dans la reconnaissance d'une autorité qui m'est extérieure, c'est au-delà de mes croyances sur la liberté, pour lesquelles une des valeurs primordiales est l'autonomie.

Afin que ces paroles d'Évangile retrouvent un goût un tant soit peu nourrissant, j'ai bien peur que j'aie besoin de renverser l'image que je me fais de moi-même, l'image d'une personne naturellement indépendante, souveraine, libre. Cette bouillie des temps modernes, Paul la désavoue radicalement : la source de ton identité, dit-il, elle n'est pas en toi-même, mais elle vient d'un autre.

Or notre société est bien marquée par l'autonomie qu'elle reconnaît à chaque individu. C'est cela qui fait notre fierté, qui caractérise notre temps par rapport aux sociétés traditionnelles. Dans ces sociétés d'autrefois, une personne devait agir en fonction de la coutume, ou de la morale officielle ; aujourd'hui, nous sommes fiers que chacun et chacune ait le droit d'user de sa liberté individuelle, en fonction de sa conviction ou de son envie du moment.

Notre autonomie se résume alors souvent à l'idée que « je me fais ma loi à moi-même ». D'aucuns prétendent que ce serait la pire invention des philosophes des Lumières, alors que pour des penseurs comme Descartes ou Pascal, la loi est bien la loi universelle, ou la loi naturelle, ou la loi de la raison. En réalité, cette autonomie totalement auto-centrée qui nourrit nos sociétés m'apparaît plutôt comme un simple dommage collatéral de la société de consommation, qui se fonde sur l'idéal d'un client parfaitement indépendant, souverain et libre.

À l'opposé de cette vision quelque peu affairiste de l'humain se trouve une autre vision de l'autonomie, représentée par Martin Luther. Presque au jour le jour il y a 500 ans, Luther a été convoqué à la diète de Worms par l'empereur Charles Quint. Il sera alors mis en demeure de se rétracter pour ne pas diviser l'empire. Luther est face à un dilemme : obéir à une autorité légitime qui lui demande de se désavouer publiquement — ou rester fidèle à ce qu'il considère comme le vrai Évangile. Se soumettre à la majorité — ou maintenir sa position au nom de sa conviction intime.

Luther demande 24 heures de réflexion. Puis — c'était le 18 avril 1521 — il oppose un non clair et sans appel à la demande de l'empereur, en invoquant sa conscience captive de la

parole de Dieu. « Je ne puis ni ne veux me rétracter en rien, car il n'est ni sûr ni honnête d'agir contre sa propre conscience. Que Dieu me soit en aide. » Certains historiens pensent que, ce jour-là, lorsque Luther a refusé d'écouter l'official de l'évêque de Trèves qui l'adjurait d'abandonner sa conscience — « Frère Martin, la seule chose qui soit sans danger est de se soumettre à l'autorité établie » — que ce jour-là, le monde chrétien est entré dans la période moderne de son histoire.

Mais Luther ne s'est pas fait sa propre loi pour contester les autorités de son époque, il a fait appel à un principe supérieur. Sa lecture de l'Évangile et sa compréhension de la vérité s'imposaient face à la demande des organes du pouvoir car, pour lui, la conscience est première face aux autorités établies.

Dans l'introduction à son Traité de la liberté chrétienne, Luther avait déjà énoncé ce paradoxe : « Le chrétien est un libre seigneur sur toutes choses et il n'est soumis à personne ; ET le chrétien est un serviteur obéissant en toutes choses et il est soumis à tout un chacun. » Luther associe la libération du pouvoir des autres (le chrétien n'est soumis à personne) à la libre fidélité qui conduit à une interdépendance vis-à-vis d'autrui (le chrétien est soumis à tous). -

C'est cette vision paradoxale de l'autonomie qui vient, avec l'apôtre Paul et Luther, renverser l'image simpliste et simplette que je me fais de moi-même. L'image d'une personne naturellement indépendante, souveraine, libre, toute cette bouillie des temps modernes, l'Évangile la prouve illusoire : car la source de ton identité n'est pas en toi-même, elle vient d'un autre.

« Christ est mort pour nous alors que nous étions encore pécheurs. Et puisque maintenant nous sommes justifiés par son sang, à plus forte raison serons-nous sauvés par lui de la colère ».

Je peux entendre, comprendre quelque peu, cette vision d'une « liberté libérée pour le service ». Mais la bonne nouvelle du sacrifice d'expiation par le sang du Christ me dérange tout de même. Elle fait résonner cette doctrine qui enseigne que pour entrer au ciel, l'homme a besoin du paiement de sa dette. Que notre vie doit être rachetée au prix sanglant par le Christ pour tenir devant l'implacable justice du Dieu, ce juge sanguinaire ! Est-ce cela, le salut par grâce ?

Or, je comprends que le sang dont parle Paul n'est pas simplement un liquide rouge qui irrigue les organes du corps et que l'on peut prendre, donner, transfuser et qui me donne un peu le haut-le-cœur. Le sang, dans la symbolique biblique, c'est la vie elle-même. Paul vit dans une culture religieuse où la consommation du sang des animaux, et à fortiori du sang humain, est strictement interdite ; il vit dans une culture liturgique où l'acte le plus sacré de la religion consiste à asperger l'autel de Dieu du sang des animaux de sacrifice. Le sang est la substance qui représente la sacralité de la vie, il représente l'intouchable, l'inviolable. Le sang adresse à tout humain l'appel à la sainteté.

Que la vie véritable soit fondée dans la reconnaissance de cet acte d'effusion de sang ne veut donc pas dire, au niveau mythologique, que les Chrétiens cultiveraient une sorte

d'immortalité vampirique en buvant du sang du Christ ; cela veut encore moins dire, au niveau psychologique, que la vie chrétienne aura comme unique obsession mon « entrée » au ciel ou le paiement de ma dette.

La mort du Christ est un acte d'autorité pour ma vie auquel je ne participe en rien. Comme il se suffit, il me suffit de le reconnaître. La bonne nouvelle n'est pas que désormais « Je me suffis à moi-même », mais que « Je suffis à tout autre », puisque je suffis à Dieu.

Je ne peux jamais rencontrer l'autre en vérité quand je le considère comme une sorte de client ou de concurrent, et vice-versa. Je ne peux être moi-même dans une relation en me jugeant et en jugeant l'autre en fonction de l'utilité ou de la profitabilité. L'obsession qui nous hante en permanence, « À quoi ça me sert ? », c'est la question qui tue, dans la perspective de l'Évangile.

« Puisque nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, à plus forte raison, réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie ». Cette théologie de l'expiation, qui paraît si étrange à notre époque, elle rétablit la sacralité de la vie, elle pointe sur ce qui est en vérité intouchable, inviolable : non pas mon autonomie auto-centrée qui ferait de moi quelqu'un d'indépendant, de souverain et libre, mais cette sainte relation d'amour, qui m'est extérieure, qui n'est pas sentimentale, et qui me fait vivre dans la liberté au service de l'autre.

Cette liberté n'est pas une conquête, mais un héritage. Nous n'avons pas à escalader des sommets pour la conquérir, mais à plier les genoux pour l'accueillir. Paul ne dit pas : Réconciliez-vous avec Dieu, mais : Dieu vous a déjà réconcilié. Ce ne sont pas les humains qui se réconcilient avec Dieu, mais Dieu qui réconcilie l'humain avec lui-même, avec la sacralité de la vie. Parce qu'il n'y a pas de liberté sans sainteté.

Il est vrai que cette réconciliation selon Paul, je ne peux pas la recevoir à la manière du petit pélican de Paulo Coelho, en me demandant si je n'en ai pas un peu assez de toujours manger spirituellement la même chose. L'Évangile n'est pas censé de servir mes goûts, mais de nourrir ma liberté de faire de tout autre un saint. Amen !